

**Calpurnia**  
**apprentie vétérinaire**

Epreuves numériques

Jacqueline Kelly

# Calpurnia

## apprentie vétérinaire

IV

Un problème épineux

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Dominique Kugler

Illustré par Daphné Collignon



neuf

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

© 2021, L'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© Jacqueline Kelly, 2018

Published by arrangement with Folio Literary Management, LLC

Titre de l'édition originale : « *A Prickly Problem: Calpurnia Tate, Girl Vet* »  
(Henry Holt and Company, New York)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : juin 2021

Dépôt légal : juin 2021

Imprimé en France par XXXX  
à XXXX

ISBN 978-2-211-30615-7

*Aux amoureux des animaux de tous les pays.*

Epreuves numériques



# 1

L'expérience m'a appris qu'il existe des chiens très intelligents et des chiens complètement stupides, et en général il est assez facile de les différencier. (J'ai découvert qu'il en était de même des humains, d'ailleurs.) Mais, avec certains chiens, vous ne savez jamais à quoi vous attendre. Prenez Ajax, le chien de chasse auquel père attache une grande valeur. On pourrait penser qu'un animal qui a remporté des prix pour son habileté à la chasse au gibier à plume a forcément un minimum de bon sens, n'est-ce pas ? En tout cas, j'étais

personnellement de cet avis, jusqu'au jour où cet idiot d'Ajax m'a démontré le contraire de la façon la plus spectaculaire qui soit. Je vais vous raconter comment.

Nous étions au début de l'automne 1901. La chaleur torride de l'été était passée. Autour de nous se multipliaient des signes qui ne trompaient pas : les animaux se préparaient pour l'hiver. Le pelage des chats devenait plus touffu, les oiseaux-mouches partaient vers le sud, les bernaches du Canada arrivaient du nord. Les écureuils s'affairaient pour enterrement le plus possible de noix de pécan, tapotant le sol de leurs petites pattes comme de consciencieux jardiniers miniatures.

Mes six frères et moi allions bientôt retourner à l'école. Il restait une semaine avant la rentrée. C'était le moment où nous donnions nos vieux vêtements aux pauvres, à l'autre

bout de la ville. Tous les ans, mère mettait souliers et habits dans un grand panier d'osier et nous allions les porter aux nécessiteux.

Cette année-là, elle me dit :

– Calpurnia, j'ai constaté que ta chambre était envahie de livres. Il serait temps d'en donner quelques-uns. Tu les mettras dans le panier avec le reste.

– Quoi? m'indignai-je.

– Je te prie de changer de ton, ma fille, et de faire ce que je te demande.

– On ne donne pas des livres, rétorquai-je.

– Tiens donc! Et pourquoi pas?

Elle continuait à trier les vêtements pour les jeter dans le panier.

– Eh bien... je ne sais pas. Ça ne se fait pas. C'est comme ça.

Je n'étais pas très convaincante. Ni très convaincue moi-même.

– Hmm.

Je gravis l'escalier d'un pas lourd et d'une humeur massacrate. Donner mes livres? Cette idée me faisait horreur. Je finis pourtant par trouver un vieux livre que je n'avais pas ouvert depuis longtemps : *Recueil de contes de fées pour les enfants*. Ses couleurs étaient passées et ses pages tout écornées. Le dessin de la couverture représentait un géant habillé en vert qui brandissait un bâton en pourchassant un petit garçon vêtu de marron : « Jack et le Haricot magique. » Mes trois frères aînés m'avaient lu toutes ces histoires et je les avais lues moi-même à mes trois plus jeunes frères. Il y avait dans ce livre tout un pan de mon enfance. Je trouvais cela injuste de me débarrasser d'une partie de mon passé. Mais mon étagère était surchargée, et tous mes autres livres avaient trait aux oiseaux, aux mammifères, aux



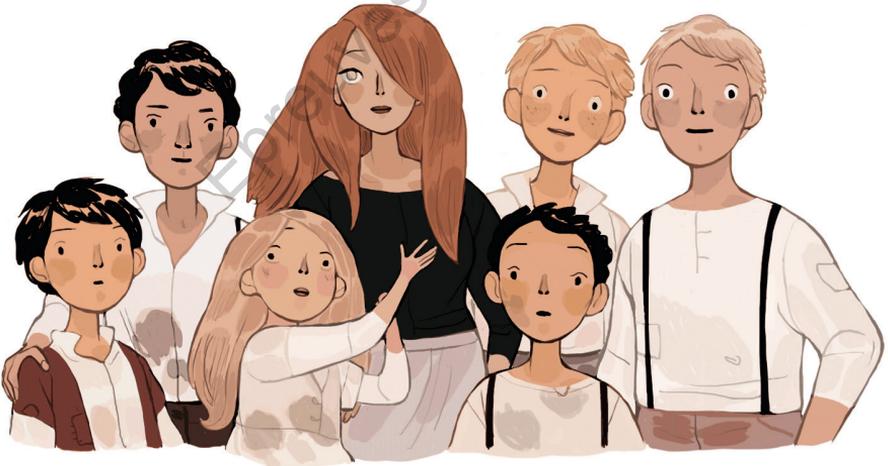
plantes et aux fossiles. Je ne pouvais pas donner ces ouvrages-là, car ils représentaient, pour moi, le présent. (Et, comme je l'espérais, le futur.) Avec un gros soupir, je pris le livre de contes sous mon bras et redescendis. Je me rassurais en me disant que, puisque je connaissais ces histoires par cœur, elles devaient être fixées à jamais sur « l'étagère » que j'avais dans la tête, c'est-à-dire ma mémoire.

Cette année-là, nous allions donner des choses à la famille Thompson. Nous

chargeâmes le panier sur la carriole rouge de mes jeunes frères. Je la tirai pour descendre la rue principale, à côté de ma mère.

Il n'était pas facile de savoir exactement combien les Thompson avaient d'enfants.

À chacune de nos visites, une nouvelle petite frimousse toute barbouillée apparaissait entre les jupes de sa mère, pour nous regarder. Les plus petits Thompson allaient pieds nus, été comme hiver. Les plus grands portaient des chaussures usées qui venaient de



chez nous. Tous ces enfants, sauf les bambins, devaient manquer l'école de temps en temps pour aider leurs parents à la ferme. Résultat, ils étaient à la traîne, en classe.

Le regard de Mrs Thompson s'illumina quand elle ouvrit la porte et vit le panier d'osier dans la carriole. Mère distribua les vêtements aux enfants, en fonction de leur taille. Une des filles aperçut le livre de contes. Je crois qu'elle se prénomma Milly, ou Molly, peut-être.

Je le sortis du panier et le lui tendis. Elle le prit en ouvrant des yeux ronds et s'assit aussitôt par terre pour le feuilleter. Mère prit quelques minutes pour bavarder avec Mrs Thompson et elle lui promit une dinde pour Thanksgiving. Nous en élevions toujours trois : une pour nous, une pour les domestiques et une pour les pauvres.

Lorsqu'il fut l'heure de partir, Milly (ou peut-être Molly) se leva pour me rendre le livre.

– Tu peux le garder, lui dis-je.

– Quoi? fit-elle, interloquée.

– Tu peux le garder.

– Vous voulez dire que... vous ne voulez pas le reprendre?

– Non, il est à toi, maintenant.

– À moi?

– Oui.

– C'est mon livre?

– Oui, confirmai-je, en pensant qu'elle devait être lente à comprendre ou un peu dure d'oreille.

Mais je compris lorsqu'elle déclara ensuite :

– Je n'ai jamais eu un livre à moi.

– Oh, fis-je, stupéfaite. Eh bien... tu en as un, à présent.

Elle balbutia des remerciements en serrant le livre sur son cœur comme un trésor.

Dire que moi, Calpurnia Virginia Tate, j'avais des dizaines de livres sur l'étagère, près de mon lit, plus des centaines d'autres dans les appartements de mon grand-père, et encore des milliers d'autres à la bibliothèque de Lockhart. Autant de livres que je voulais. N'étais-je pas la fille la plus chanceuse du monde? Eh bien, si. Et la plus égoïste, aussi? Si, si. Je me promis de ne plus jamais rechigner à donner un livre, plus jamais de ma vie.

Sur le chemin du retour, mère secoua la tête et dit :

– Je ne sais vraiment pas comment cette pauvre femme arrive à s'en sortir.

Nous continuâmes à cheminer en silence, puis elle ajouta :

– Tu es bien silencieuse, aujourd'hui.

Je ne disais rien parce que je n'avais rien à dire.

Le vendredi matin, Travis et moi partîmes nous promener au bord de la rivière. Ajax, qui avait décidé de nous suivre, bondissait dans les fourrés en reniflant tout sur son passage. Travis me racontait je ne sais quelle histoire barbante à propos de quelque chose qu'avait fait Lula, ma camarade de classe. Je ne l'écoutais que d'une oreille, je l'avoue.

J'aperçus au loin une étrange petite créature assez grassouillette qui avançait en se dandinant. Elle se retourna pour nous regarder. Avec son corps tout rond et ses grandes dents, cet animal ressemblait à s'y méprendre à un castor, sauf qu'il était hérissé de terribles piquants. Ajax, qui jusque-là avançait la truffe au ras du sol, leva brusquement la tête et le vit.